

Théâtre - Maîtres et valets

MARIE LABRECQUE

Édition du samedi 29 et du dimanche 30 septembre 2007

Mots clés : Les Fourberies de Scapin, Alain Fournier, Carl Poliquin, Théâtre, Culture, Montréal



Pour introduire Molière à un jeune public, Les Fourberies de Scapin reste l'une des avenues les plus aisées. Cette farce endiablée, qui paraît tout entière mise au service de la mécanique comique, est un festin pour acteurs. C'est sous cet angle du jeu et du plaisir qu'est placé le spectacle mis en scène par le jeune Daniel Paquette.

Rapide, assez enlevé et festif, le show se déploie dans un espace théâtral qui renvoie à la fois à la notion de chantier, avec son échafaudage -- qui se révélera bien commode pour les acrobaties -- et, joliment, à la dimension portuaire du lieu, évoquée par ces voiles hissées en début de spectacle. Marquée par un esprit de troupe, la pièce garde tous les acteurs inactifs au fond de la scène, d'où ils ponctuent parfois un mot d'un coup de percussion ou en surgissent pour venir bercer d'un air de violon un passage (faussement ou pas) dramatique. **La musique live -- trame sonore**

agréable de Patrice D'Arçon -- ajoute une note festive à l'ensemble.

Le plus vif des Scapin

Dans cette production du Théâtre Denise-Pelletier, l'inévitable clin d'oeil racoleur lancé aux jeunes spectateurs tient surtout au rôle-titre lui-même, avec sa référence avouée au personnage créé par Johnny Depp dans *Pirates des Caraïbes*. Attifé un peu comme un corsaire, ce Scapin n'est pas le plus vif que j'aie jamais vu. Mais Carl Poliquin -- malgré une diction qui rend son texte parfois légèrement difficile à saisir, et bien qu'on aurait pu se passer des étranges petits cris qu'il pousse à l'occasion -- démontre la souplesse, à la fois vocale et physique, que requiert ce rôle exigeant de meneur de jeu. Poliquin révèle son plein potentiel comique dans la fameuse scène où, se démultipliant et variant les accents, Scapin tourmente Géronte.

Dans ce qui s'avère l'un des moments les plus drôles, la production substitue discrètement un mannequin à l'acteur dans le sac, ce qui permet de brasser sans pitié le pitoyable avare. Celui-ci est campé avec tout le ridicule possible par Alain Fournier, dont le maquillage lui compose presque un masque à la commedia dell'arte. Outré mais assez irrésistible, Olivier Morin s'assure que les présences de son jeune amoureux couard ne passent jamais inaperçues. Pour sa part, Catherine Dajczman réussit son bref morceau de bravoure avec un rire généreux (dans une scène qui semble cependant tirer un peu en longueur).

Il y a bien certaines bouffonneries superflues qui peuvent agacer, comme ces simagrées lubriques de la nourrice qui n'en rate pas une. Mais dans l'ensemble, ces *Fourberies* montrent un assez bon équilibre entre le respect du texte et la liberté de jeu débridée.

Les Fourberies de Scapin

Texte de Molière. Mise en scène de Daniel Paquette. Au Théâtre Denise-Pelletier, jusqu'au 13 octobre.

Collaboratrice du Devoir

Vos réactions

Aucun commentaire ... soyez le premier !

Réagissez à ce texte